

La vie en gris
La Couleur du gris

Sara Dion

Numéro 146 (1), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dion, S. (2013). Compte rendu de [La vie en gris / *La Couleur du gris*]. *Jeu*, (146), 19–20.

La Couleur du gris

MAÎTRISE D'ŒUVRE **ANNE SABOURIN**, EN COLLABORATION AVEC **CHRISTIAN LEBLANC**
SCÉNOGRAPHIE ET LUMIÈRE **JEAN-FRANÇOIS LABBÉ** / COSTUMES **MYLÈNE CHABROL**
MAQUILLAGE ET COIFFURE **VALÉRIE QUEVILLON** / ENVIRONNEMENT SONORE **ÉRIC FORGET**
AVEC **AUDREY BERGERON, MARIE LEFEBVRE, XAVIER MALO, GAÉTAN NADEAU ET MAXIME PARADIS.**
PRODUCTION D'OMNIBUS, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 18 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 2012.

SARA DION

LA VIE EN GRIS

Réunion au sommet. Ou plutôt dans les bas-fonds. Un cinq à sept, à toute heure du jour ou de la nuit. La compagnie Omnibus a convié le public à la rencontre de cinq itinérants, conciliabule impromptu et temporaire qui prend peut-être place sous un pont, dans l'escalier bétonné d'un viaduc, à l'angle concave et design d'un pavillon d'université ou d'un édicule de métro. Le temps n'est pas une véritable unité de mesure dans cet univers où l'on vit les uns sur les autres, au rythme des pulsions, des engourdissements éthyliques et du désœuvrement. C'est également l'occasion d'une rencontre entre une réalité brutale, presque animale, et la capacité de l'humain, malgré tout et parfois malgré lui, à (se) rêver, à aller vers l'autre, à désirer et à aspirer à la beauté, voire à l'exaltation.

Investissant corps et espace en tant que « maître d'œuvre », Anne Sabourin, en collaboration avec Christian LeBlanc, s'est lancée dans l'aventure de *la Couleur du gris* avec la volonté de porter un regard lucide, sensible et franc sur la marge, un regard qui, pour une fois, ne se détourne pas. Composée d'artistes issus de la danse, du théâtre et du mime, la distribution incarne ces laissés-pour-compte avec brio. Le langage corporel est poétique, mais étonnamment réaliste, près de la véritable mécanique des corps décharnés, érotiques,

fatigués, violentés ou niés des gens de la rue. Exposés d'une façon impudique mais dépourvue de tout exhibitionnisme stérile, ils sont douloureusement beaux à regarder. Il y a ensuite ces fulgurances, ces échappées corporelles vers l'imaginaire qu'une vie à demi-mots ne peut traduire : quête spirituelle et initiatique que révèle tout un réseau d'images christiques – dont un Christ en croix en *overdose* (Nadeau) devenu marionnette humaine, qui donne lieu à l'un des moments les plus drôles, puis les plus touchants, de la pièce –, représentations d'extraordinaires voyages irréels, de sensations planantes ou écrasantes... Un accès privilégié aux éclats, tranchants ou consolants, de couleurs vives qui parfois jaillissent de la saleté, du brouillard, du gris.

À ce microcosme atypique, il fallait donc à la fois le réalisme prenant du fond de ruelle et tout le potentiel onirique du plateau de théâtre, défi qu'a relevé haut la main Jean-François Labbé grâce à une remarquable scénographie architecturale et un fin travail sur la lumière. Inspiré de l'univers graphique beau et tordu du bédéiste français Manu Larcenet, le lieu, pourtant commun et résolument fixe, se morcelle en espaces privés ou terrains de guerre et de jeux, valse sans difficulté entre le plancher des vaches et la scène des rêves,



La Couleur du gris d'Anne Sabourin (Omnibus, 2012). © Catherine Asselin-Boulanger.

fantasmes et *trips* de drogue. Empreint d'un mouvement similaire, l'environnement sonore passe des incessants bourdonnements de néons et de climatisation qui meublent notre quotidien aux percussions et mélodies éclectiques qui accompagnent les fêtes sensuelles, confrontations cruelles et délires cérémoniels du clan provisoire.

À la croisée de différents arts et de plusieurs générations d'artistes – des plus aguerris aux récents diplômés –, la production perpétue la précieuse tradition d'échange intergénérationnel et de renouvellement d'Omnibus. La lisibilité des corps et de ce monde éclaté – aidée à l'occasion par un texte laconique, mais significatif – de même que leur capacité à captiver, à émouvoir, sont de belles réussites de la part de ces « maîtres d'œuvre » de la relève qui, en dignes héritiers de Jean Asselin et Denise Boulanger, souhaitent tenir en respect certains préjugés entourant l'art du mime (« vieillot », « inaccessible », « ennuyant », « propre », « snob »...) et en assurer la vigueur, la pertinence sur les scènes d'aujourd'hui.

Il se trouvait bien, parmi les moments chargés de tristesse, de désarroi et de rire jaune, parmi les jeux, les conversations franchement comiques et les instants de grande beauté plastique, des temps morts, moins enlevants ou originaux. Or, c'est peut-être aussi cela, la couleur du gris. Ils ne sont pas là pour nous émouvoir ou nous divertir, ils existent, entre sourires, colère et apathie, belles envolées et sommeil troublé, sollicitant notre œil autant pour les couleurs de leurs rêves que pour la grisaille de leur temps inexistant. Voilà une occasion qui ne se présente pas tous les jours, dans une société dominée par la montre et le courriel, un milieu théâtral soumis au récit ou aux discours, au guichet et aux émotions fortes. Un regard qui s'arrête, attend, reste, alors qu'il est si souvent sollicité puis redirigé, vite ennuyé, détourné ou simplement désintéressé. ■